

Un dirigeant soviétique, une résistante, un producteur de cinéma, une reine de France : quatre vies à retrouver dans de récentes parutions

Le long combat de Laure Moulin

Dans la geste de «l'armée des ombres», une héroïne avait été oubliée : Laure Moulin (1892-1974), la sœur aînée de l'unificateur de la Résistance. Grâce à des archives de première main, Thomas Rabino, auteur de *L'Autre Jean Moulin* (Perrin, 2013), met en lumière son courage face aux épreuves de la vie et de son temps. Infirmière pendant la Grande Guerre, elle est confrontée au vide laissé par les générations sacrifiées. On ne lui connaît pas d'amour. Pilier de la famille Moulin, cette professeure d'anglais, l'une des rares femmes d'alors qui conduisent et voyagent seules à l'étranger, joue un rôle de secrétaire aussi bien auprès de son père, militant radical-socialiste, que de son frère, entré dans la préfectorale. Patriote exaltée, républicaine de toujours, elle porte secours aux réfugiés espagnols fuyant le franquisme, avant de rejoindre la Résistance dès l'été 1940.

Soutien essentiel

L'auteur montre l'héroïsme de celle qui devient «Lucie». Son exploit ne réside pas dans la prouesse ostensible, mais dans cette capacité à œuvrer clandestinement pour le réseau. Soutien essentiel lors de toutes les étapes clés du parcours de son frère, elle veille à ne rien dévoiler de ses déplacements. Tout s'effondre lorsqu'elle apprend sa mort (le 8 juillet 1943). Pour cette sœur admirative et possessive, c'est le début d'un deuil sans fin et d'un long combat pour lever le voile sur les circonstances troubles de la mort de Jean Moulin. Convaincue de la trahison de René Hardy (1911-1987), acquitté par deux fois, elle perd sa foi en la justice de son pays. Gardienne de la mémoire de son frère, elle formule la demande de sa panthéonisation, à laquelle elle assistera aux côtés du général de Gaulle en 1964. Une cérémonie grandiose qui, toutefois, n'atténuera ni son chagrin ni sa soif de justice. ■

ANTOINE FLANDRIN

LAURE MOULIN. RÉSISTANTE ET SŒUR DU HÉROS, de Thomas Rabino, Perrin, 320 p., 22 €, numérique 15 €.



ILLUSTRATIONS : ALINE ZALKO



Leonid Brejnev, yeux grands fermés

La question peut se poser en ces termes : Leonid Brejnev (1906-1982) a-t-il dormi durant ses dix-huit ans de règne sur l'Union soviétique ? En 1986, alors que commençait la perestroïka, c'est ce qu'affirmait le journaliste britannique Martin Walker, qui ajoutait : «Pendant que Brejnev dormait, son pays connaissait une révolution sociale.»

Le paradoxe qui traverse Brejnev. *L'antihéros*, la première biographie en français de l'ancien secrétaire général du Parti communiste d'Union soviétique (PCUS), tient au fait que tout y démontre en profondeur la justesse de cette formule, et qu'en même temps, l'auteur la conteste,

en paraissant croire que les nombreuses archives inédites qu'il a rassemblées rétablissent Brejnev sinon dans son honneur, du moins dans sa vitalité d'homme politique affûté et actif.

Mais que voulait-il ? Quels principes et quels buts dirigeaient cette activité en effet débordante ? La reconstitution serrée menée par Andreï Kozovoï, qui fouille avec virtuosité une solide base documentaire – dominée par les carnets personnels du dirigeant –, met en lumière un art consommé des manœuvres politiques, comme de la mise en scène de soi. «Il parvint au sommet et y demeura (...) principalement en raison de son caractère et de sa capacité à faire office d'antihéros», écrit l'historien français d'origine russe.

Un incontestable brio tactique

Masque lisse, insignifiance surjouée, bonhomie feinte : l'ascension de ce fils d'ouvriers est celle d'un *apparatchik idéal*. Devenir à chaque étape la bonne personne au bon endroit demande du talent, de la fermeté, un incontestable brio tactique. Autant de traits qui feront de lui, une fois à la tête de l'URSS, à partir

Bernard Natan, homme de cinéma et martyr

A mi-chemin de sa biographie, la première du genre consacrée à Bernard Natan (1886-1942), ce producteur majeur du cinéma français d'avant-guerre, Philippe Durant avance une hypothèse forte. Après être parvenu, en 1929, à prendre les rênes de la prestigieuse firme Pathé, Bernard Natan pouvait envisager une carrière comparable à celle de ses pairs, juifs et originaires d'Europe centrale comme lui, qui avaient fondé les principaux studios hollywoodiens. Il en a été tout autrement.

La trajectoire de ce Français né Nathan Tannenzapf en Moldavie, concentre tout ce que la France des années 1920 affichait de plus noble : la possibilité offerte à un immigré, héros de la guerre de 1914, de profiter, en l'occurrence, des opportunités offertes par l'industrie cinématographique naissante pour bâtir un empire.

Bernard Natan saisit d'emblée l'importance du parlant, comprend la nécessité de bâtir un groupe français pour contrer les Américains, croit l'innovation technologique consubstantielle au cinéma et investit dans un procédé ancêtre du CinémaScope, imagine déjà

l'importance d'un petit écran à côté du cinéma.

Campagne antisémite

Mais l'odyssée de Bernard Natan révèle aussi les aspects les plus sombres de la France et de son époque. Les difficultés économiques du producteur, la campagne antisémite lancée contre lui par une partie de la presse, les rumeurs nauséabondes circulant sur son imaginaire participation à des films pornographiques dessinent le plus contraint des destins. Il sera, sans que soit



SAMUEL BLUMENFELD

LE FANTÔME DU CINÉMA FRANÇAIS. GLOIRE ET CHUTE DE BERNARD NATAN, de Philippe Durant, La Manufacture de livres, 202 p., 17,90 €, numérique 13 €.

de 1964, un reflet du système tout entier, dont il est le produit, qui représente son seul horizon imaginable, et que par conséquent il va tenter de maintenir intact jusqu'à la fin.

Dès lors, s'il pense avoir noué avec le peuple «un contrat social fondé sur la "paix"», résume son biographe, les politiques qu'il met en œuvre, au premier chef la «détente» avec le rival américain, visent moins la satisfaction des aspirations du peuple que la défense d'un système affaibli. Aussi aura-t-il beau chercher à éviter des interventions militaires en Tchécoslovaquie ou en Afghanistan, comme ses carnets le révèlent, ces interventions auront lieu, la logique du système l'emportant sur celle de son maître. Lequel, de même, favorise, tout en s'inscrivant dans le sillage de la «déstalinisation» khrouchtchévienne, une progressive réhabilitation de Staline à travers la fabrication du mythe de la Grande Guerre patriotique (1941-1945), dont il fait la clé de voûte d'une mythologie soviétique sur le point de s'effondrer.

Et pendant ce temps, comme le disait Martin Walker, une «révolution sociale» grande. Le rayonnement international de la dissidence, la disparition de toute foi communiste réelle, un désir éruptif d'émancipation et de prospérité déstabilisent d'autant plus le régime que celui-ci n'a plus les moyens d'en mesurer l'intensité. «Le peuple est content», affirme régulièrement Brejnev dans ses carnets, et telle est la nature exacte de son sommeil. Nicolas Werth, dans son indispensable *Histoire de l'URSS* (PUF, 2020), notait qu'à ce stade «Etat et société semblent – en partie – s'ignorer et évoluer chacun de son côté».

On peut regretter qu'Andreï Kozovoï, faute de contrepoints substantiels sur la réalité sociale, ne tire pas toutes les conséquences du creusement de ce gouffre, que le règne de Brejnev a sans doute contribué à rendre irrémédiable. Il n'empêche : sa passionnante biographie réunit des éléments décisifs pour en mesurer la profondeur. Elle représente à cet égard une avancée historiographique importante, sur une période – la phase terminale du totalitarisme soviétique – peu fréquentée, jusqu'à ces dernières années, par les historiens français. ■

FLORENT GEORGESCO

BREJNEV. L'ANTIHÉROS, d'Andreï Kozovoï, Perrin, «Biographie», 462 p., 24 €, numérique 17 €.



Suprême Catherine de Médicis

Unique héritière d'une des familles les plus puissantes d'Italie, Catherine de Médicis (1519-1589) n'avait qu'une faiblesse dans le jeu des mariages qui constituait alors une des branches de la diplomatie : elle n'appartenait pas à la grande aristocratie. C'est sans doute pourquoi, quand un rapprochement entre la France et les Médicis parut s'imposer, un cadet lui échut. Mais cet Henri, fils du roi François I<sup>er</sup>, perdit bientôt son frère aîné et ce hasard – ou ce crime, l'affaire n'est pas tranchée – projeta la Florentine au cœur de la machinerie royale.

Tour à tour dauphine, reine, veuve, par trois fois reine mère, régente du royaume, elle se révéla une politique opiniâtre, jalouse des parcelles de pouvoir qu'une femme pouvait conquérir, et joua un rôle majeur dans tous les ordres, politique, diplomatique, artistique, religieux. Cette suprématie ne lui fut pardonnée ni par ses contemporains ni par la postérité, tant paraissait intolérable la triple faute d'être femme, étrangère et fille de banquiers.

Aussi la fonction d'une biographie consiste-t-elle à dégager la vérité de Catherine derrière la légende noire de «la reine de tous les péchés», comme la surnomma un pamphlet du temps. L'universitaire Céline Borello s'acquitte de cette tâche avec rigueur et finesse dans cette courte synthèse des connaissances les plus récentes sur une femme extraordinaire dont Balzac écrivit qu'elle avait été, au bout du compte, «un grand roi». ■ FL. GO

CATHERINE DE MÉDICIS, de Céline Borello, PUF, «Biographies», 214 p., 14 €, numérique 11 €.

Parutions

EUGÈNE DE BEAUHARNAIS. FILS ET VICE-ROI DE NAPOLÉON, de Michel Kerautret, Tallandier, 398 p., 23,90 €, numérique 17 €.

LOUIS JOUVET, d'Olivier Rony, Folio, «Biographie», inédit, 416 p., 9,70 €.

LES FRÈRES MOROZOV. COLLECTIONNEURS ET MÉCÈNES, de Natalia Semenova, traduit du russe par Michèle Kahn, Actes Sud, 318 p., 22,80 €, numérique 17 €.

GARY SNYDER. BIOGRAPHIE POÉTIQUE, de Kenneth Withe, traduit de l'anglais (Ecosse) par Matthieu Dumont, Wildproject, «Littératures», 112 p., 10 €.